
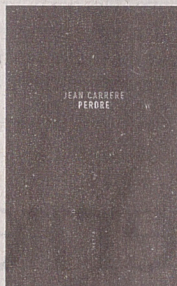


LE FIGARO littéraire

lefigaro.fr/livres



Les nouveaux visages
de la rentrée

PERDREDe Jean Carrère,
Allia,
171 p., 15 €.

Jean Carrère Phnom Penh parano

JEAN CARRÈRE est un jeune trentenaire qui a déjà vécu plusieurs vies. Dix années de reportages sur les champs de bataille de la planète laissent des marques. Pas seulement physiques. Le voici sur un autre terrain de jeu, la littérature, dans les pas d'un père et d'une grand-mère célèbres. Jean Carrère publie chez Allia, petit éditeur à l'immense talent. La couverture du livre est sobre, noire, et le titre dit tout de l'histoire : *Perdre*. Chaque chapitre est précédé d'une vignette en italique, des choses vues, vécues en Syrie, Irak, Égypte. Des instantanés du malheur quotidien. Du sang et des larmes. Et puis voici Charles Salem, reporter de guerre. C'est le narrateur, double de l'auteur, de cette dérive en Asie. L'histoire commence par ces mots : « *C'est facile de perdre. Il y a une semaine j'avais une copine, un boulot et un appart. Maintenant, je suis sans les trois à m'examiner dans les toilettes dégueulasses à la frontière entre la Thaïlande et le Cambodge.* »

Salem est un bourlingueur consommateur d'alcool et de drogues. Un garçon en roue libre : « *Mon corps ne m'obéit pas, je ne le contrôle pas, je ne l'ai jamais contrôlé, je n'ai jamais rien contrôlé.* » Au Cambodge, il retrouve Anton, propriétaire d'un bar délabré. Anton est perdu. Sa femme, cambodgienne, lassée de ses écarts de junky, est partie avec leur jeune fils. Où les retrouver ? Au lieu d'écrire un article sur les Khmers rouges qu'un journal lui a commandé, Salem part avec Anton, un copain, et Sam, sublime Éthiopienne manchote. Entre deux cuites, deux prises de coke ou d'ice pour faire passer le Valium, l'écoute de *Gimme Shelter* des Stones, la lecture de Jack London ou de Roberto Bolaño, la troupe progresse dans sa quête. Salem ne rate pas une occasion de se battre, avec des Cambodgiens armés de machettes ou des touristes australiens avinés. Le style de Jean Carrère colle au sujet : ses personnages parlent sans filtre, débridés. À la fin, Salem cite Philip K. Dick : « *Ça parle d'une planète gérée par des fous. Ça parle un peu de nous, en fait.* » Il y a du Hunter S. Thompson et du William T. Vollmann chez Carrère. Ce n'est pas un mince compliment. ■ **BRUNO CORTY**

TE
ne,
l'Olivier,

Georgette
Dea
Liane

© Editions de l'Olivier